

## Les fins de Jacques Lacan

*Francis Hofstein*

Si l'on en jugeait par la place que Jacques Lacan occupe, non tant dans la psychanalyse et les sciences humaines, mais dans la culture, la civilisation et l'histoire, on pourrait dire qu'il est arrivé à ses fins. Soit faire œuvre et la couronner de son nom avant d'en assurer la postérité. Une fin à la portée de nombre de penseurs, d'écrivains et d'artistes de toutes disciplines, et qui ne dit donc rien de la spécificité de la psychanalyse, dont la transmission n'a cessé de le préoccuper. Et s'il a assuré tant bien que mal celle de ses constructions théoriques, on ne peut en dire autant de leur usage, c'est-à-dire de leur application à l'espace notamment didactique des cures, que, malgré son enseignement, ses séminaires, les cartels, congrès, colloques et bien sûr la passe, il proclamait un échec, soldé par la fin concomitante de son École et de sa vie.

Or, s'il n'est pas à l'origine de la scission de 1953, et si ce n'est sans doute pas de gaieté de cœur qu'il provoque celle de 1963, c'est bien sur la fabrique, la formation, l'enseignement des analystes qu'elles se feront, de même que la fondation de l'École freudienne de Paris (EFP), « La Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » et son adoption en janvier 1969. Comme si la multiplication d'analystes « lacaniens » potentiellement capables de changer une société dont il soulignait sans cesse les défauts et les manquements comptait plus que son frayage, au point même que l'on pourrait mettre à cette fin le raccourcissement constant de la durée de ses séances d'analyste soucieux d'en former le plus possible lui-même. Une dérive narcissique et désespérée que la dégradation de son état physique et mental viendra bientôt renverser, puis arrêter.

Alors qu'il avait fallu interrompre la présentation de malades à l'hôpital Henri Rousselle devant ses défaillances et son comportement violent, alors qu'il allait jusqu'à gifler certains de ses analysants, alors que couraient dans l'École bruits et rumeurs sur son état de santé, accident vasculaire cérébral notamment – et je le revois s'endormir juste devant moi les doigts pris dans ses ficelles pendant l'exposé de son gendre à l'Institut Océanographique en octobre 1979, puis me fixant douloureusement et sans me reconnaître lors de la deuxième assemblée générale tandis qu'Éric Laurent psalmodiait ses recommandations de vote, son entourage organisait la dissolution de l'EFP.

Je ne reviendrai pas ici sur les presque deux ans de conflits, de déchirements et de magouilles qui aboutirent à cette fin, ni sur les hésitations, les incertitudes et les changements de pied de Lacan, virant tout le monde en jurant qu'il n'avait besoin de personne avant d'ouvrir les bancs de sa Cause à qui le lui demanderait par écrit, ni non plus sur les éléments qui filtrèrent du partage des dépouilles de notre École. Outre que l'on peut en lire l'essentiel dans les paragraphes VI et VII intitulés « La passe, une scission à l'envers » et « Anonymat et 4<sup>e</sup> groupe » du chapitre III, « La France freudienne dans tous ses états », de *L'Histoire de la psychanalyse en France* d'Élisabeth Roudinesco, cela n'aurait somme toute que peu d'importance, s'il n'avait été fait abstraction de l'état de santé de Lacan.

Pas plus que celle de Freud, son œuvre n'est finie, précisément parce qu'il y a œuvre, dont le propre est d'ouvrir sur l'infini. Non parce qu'il reste à en découvrir des éléments non encore publiés, ni parce que l'on peut estimer que sa mise à disposition est tout à fait critiquable, mais parce qu'elle donne à penser, à réfléchir, à débattre, à inventer, dans sa richesse, ses failles et ses contradictions, son évolution et ses obscurités, que l'on s'intéresse ou non à la spécificité de sa transmission, entre transfert et inceste, haine, mensonge et familialisme.

Freud souffre d'un cancer de la mâchoire quand il écrit ses derniers ouvrages et il s'appuie sur sa fille Anna, dont il a assuré en deux étapes l'analyse<sup>1</sup>, en opposition avec ce qu'il théorise par ailleurs, mais à qui il ne confie pas la propriété de sa production, déjà largement répandue et traduite lorsqu'il meurt en 1939. Elle n'en aura pas moins une influence, mais plutôt dans le cadre d'une Association psychanalytique internationale devenue majoritairement anglo-saxonne par la grâce du nazisme, tandis que cette autre terre d'élection de la psychanalyse qu'est la France en marquera la place, l'usage et le rayonnement des particularités de son histoire et de sa culture. Ainsi, issu d'une tradition psychiatrique vive, traversé par l'efflorescence artistique et notamment surréaliste des années trente, passionné de philosophie et de linguistique, pourra en émerger la personnalité singulière de Lacan comme un retour à une Europe inspirée.

Il n'écrit pas pendant l'Occupation, puis de moins en moins à partir de l'ouverture de son séminaire le 18 novembre 1953. Ce qui l'amènera à en confier résumés et mise en forme à l'un ou l'autre de ses auditeurs, avant de tout donner à « l'au-moins-un à me lire », Jacques-Alain Miller, dès 1973. L'École a dix ans à Rome, puis un peu plus quand, réplique à *L'Ordinaire du psychanalyste* et voué à remplacer *Scilicet*, qui a déçu, paraît le premier numéro d'*Ornicar ?* en janvier 1975. L'ensemble des membres de l'EFP l'ignore, mais la question de

---

<sup>1</sup> M. Hernandez, « Le corps d'Anna sur le divan de son père », site de la FEDEPSY.org, rubrique « Corps ».

l'héritage travaille très probablement sinon Lacan lui-même, au moins sa famille et ses proches, ce qui, après les journées de Deauville sur « L'expérience de la passe », en janvier 1978, entre dans une phase d'autant plus cruciale que décline Lacan.

Il va dès lors peu à peu échapper à sa tête, non comme l'*Acéphale* et sa joie devant la mort que proposait Georges Bataille avec Pierre Klossowski et André Masson, mais comme le créateur d'un corpus qu'il fallait préserver, et dont il fallait donc faire passer le corps terrestre dans un corps psychanalytique, mais avec l'aval du titulaire du corps de viande. Et là, il devient très difficile de savoir quel était non pas le désir de Lacan, mais ce qu'il voulait véritablement. Ainsi, que faire de ce mi-dire du 11 avril 1978 : « Je m'imagine que l'analyse – je veux dire en tant que je la pratique – c'est ce qui m'a rendu borné. C'est – il faut le dire – une excellente méthode de crétinisation que l'analyse<sup>2</sup> » ? De nature à alerter ceux qui alors dirigent sa vie et en grande partie sa pensée, et qui, de l'avoir lu, savent que « jouir, c'est jouir d'un corps. Jouir, c'est l'embrasser, c'est l'étreindre, c'est le mettre en morceaux. En droit, avoir la jouissance de quelque chose, c'est justement ça, c'est pouvoir traiter quelque chose comme un corps, c'est-à-dire le démolir, n'est-ce pas<sup>3</sup> ».

Il ne s'agit plus du tout de jouir du corps de Lacan, dont l'enterrement se fera presque en cachette, comme pour bien marquer que c'est du corpus qu'il s'agit maintenant, chargé du même poids et de la même présence que du vivant de son auteur, mais de jouir de son œuvre, heureusement bientôt distincte de celle de son héritage revisité et exploité par son légataire. Et l'on pourrait, puisque tous les séminaires et l'essentiel de ses écrits sont disponibles, grâce en soit rendue, pour une fois, à l'informatique et ses outils, se contenter de cet accès et de la possibilité infinie de les travailler et donc de les faire vivre, si Lacan n'était pas devenu l'objet d'un culte, encouragé par ce qui demeure d'obscurité sur les conditions de sa fin et de la fin de l'EFP.

Pour arriver à leurs fins, jamais clairement définies, il a fallu à ceux qui réussirent la dissolution et la fondation de l'École de la cause (ECF), mentir. Sur la santé de Lacan, et donc ses souhaits, sa volonté, son travail. Sur la destinée des biens de l'EFP. Sur leurs intentions véritables. Et demeure ancré dans l'histoire un doute profond sur les dires des uns et des autres et notamment de Lacan : a-t-il réellement écrit les lettres concernant la liquidation de l'École ? En totalité ou seulement en partie, et avec ou sans accord oral ? Mais qui cite-t-on alors quand on le et les cite ?

---

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le Séminaire XXV, Le moment de conclure*, Staferla, p.51.

<sup>3</sup> J. Lacan, *Le Séminaire XIX, ...Ou pire*, Seuil, 2011, p.32.

Sans importance ? Bien sûr que non, alors que chaque mot, chaque phrase, chaque formule, chaque néologisme, jeu de mots... sont repris, étudiés, disséqués, joués à l'infini, à l'image d'un texte sacré, dont voici, a minima, un exemple : lorsque m'arrive le 14 avril 2021 le courriel d'une psychanalyste s'étonnant qu'à la page 123 de *La passe de Lacan*<sup>4</sup> j'attribue à Lacan la rédaction des « Principes concernant l'accession au titre de psychanalyste dans l'École freudienne de Paris », alors que, « contrairement aux propositions B, C et autres », précise-t-elle, ils apparaissent sans auteur, d'abord, je ne comprends pas. Je n'en vérifie pas moins, pour en avoir le cœur net et répondre de façon précise, et je constate que ce texte du 19 décembre 1968, qui sera « dit par la suite proposition A », puis soutenu par un texte du jury d'accueil signé de Moustapha Safouan et de quelques autres destinés à faire pièce aux signataires de la proposition dite B par Lacan, proposé au vote de l'assemblée générale de l'EFP des 25-26 janvier 1969, et enfin adopté<sup>5</sup>, n'est en effet pas signé.

Votés, ces Principes, qui seront republiés tels quels dans l'Annuaire de 1971, sont en fait, plus policés, plus aptes à servir de mode d'emploi à l'organisation des procédures de la passe, une réécriture de ceux qui clôturaient la rédaction de la première version de la Proposition. Incontestablement de la main de Lacan, qui y définit les prémisses et la composition des jurys, dans le cadre « d'une rénovation de l'expérience [dont] notre pauvre École peut être le départ<sup>6</sup> », il y a là l'esquisse des premiers éléments de la mise en pratique de la théorie de la Proposition et de la formalisation du gradus qu'il a inventé. Dûment signés, ils n'en sont pas moins dissimulés sous la rubrique « Annexes » du sommaire des *Autres écrits*, comme s'il fallait laisser toute la lumière aux Principes – rédigés dans le style même de l'« Acte de fondation » – mais issus peut-être en partie de débats et discussions avec les membres des trois instances auxquelles Lacan appartient, le directoire et les jurys d'accueil et d'agrément – comme il l'est d'ailleurs suggéré par ce qui précède leur publication page 30 de *Scilicet 2/3*.

J'aurais donc eu tort de les avoir attribués au seul Lacan, attribution que confirme pourtant ma redécouverte de leur écriture première, et que je dois à ceci que me semble très improbable qu'il en ait laissé la rédaction à d'autres que lui. Il tient tant à « la passe, soit ce dont personne ne me dispute l'existence, bien que la veille fût inconnu au bataillon le rang que je viens de lui donner<sup>7</sup> », qu'il acceptera d'en amender la première version, d'y perdre certains de ses proches, de passer par le cadre institutionnel d'une assemblée générale de l'EFP pour son

---

<sup>4</sup> F. Hofstein, *La passe de Lacan*, éditions du Félin, 2017.

<sup>5</sup> *Scilicet 2/3*, Seuil, 1970, p.30.

<sup>6</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, « Annexes », Seuil, p.589.

<sup>7</sup> J. Lacan, « Discours à l'EFP », *Scilicet 2/3*, p.25, *Autres écrits*, p.276.

adoption et sa mise en œuvre, et, alors qu'il glisse de la première personne du singulier, je, à la troisième, Lacan, dans son « Discours à l'AFP<sup>8</sup> » du 1<sup>er</sup> octobre 1970, il ne serait pas l'auteur des « Principes... » ?

Que cette absence de signature, par ailleurs en action dans le cadre de *Scilicet*, puisse participer d'une opération politique de légitimation institutionnelle, que confirme l'utilisation faite des réflexions du groupe qui se réunissait chez Robert Lander et de la proposition d'Abdoucheli, transformées en propositions B et C pour donner au vote une plus franche coloration démocratique, ne fait dès lors que nous ramener aux temps de la dissolution, où il n'était plus à la manœuvre, et à cet aujourd'hui où se disputent moins ses fins que leur usage, au titre, légitime, de la mise au travail de son frayage, mais aussi en son nom, comme une butée.

Lacan a choisi de nommer Miller transcripteur de ses séminaires, en partie parce qu'il est l'époux de sa fille cadette<sup>9</sup>, et c'est donc à Lacan que revient la responsabilité des ratés de cette entreprise, inaboutie et inachevée. Il a de même choisi de consacrer l'essentiel de ce qui constitue ses deux derniers séminaires à la bande de Moebius, au nœud borroméen, au tore, à leurs déclinaisons, et donc à ceux, Pierre Soury notamment, avec qui il s'instruit, au grand dam de nombre de ses auditeurs. Comme si les mots, la parole, cédaient peu à peu l'espace aux images et à l'anxieuse recherche d'une représentation topologique de l'inconscient qui ne serait pas obligée par la structure anatomique, neuroscientifique du cerveau, comme l'a imaginée Freud un temps. Il est là comme dans un jeu, dont la boîte fournit les éléments pour jouer, mais sérieusement, comme les enfants, à représenter l'irreprésentable, dans un monde d'avant le sens des mots dans lequel il est évident qu'il tourne en rond et qu'il se perd, à mesure que diminuent ses « ressources physiques », et que prennent le pas sur lui ceux qui le veulent conserver.

Contraint à se prendre pour Lacan, lui qui disait le 21 mai 1974 que « croire en son propre nom était, est la définition du fou », en vient à affirmer le 10 janvier 1978 qu'« on ne peut savoir ce que c'est vraiment que l'analyse que si on me demande – à moi – une analyse. C'est la façon dont je la conçois ». Il n'est plus que l'ombre de lui-même, il représente un signifiant mourant et il se plaint, mais il est cette cause dont surgira le désir de dissolution des écoliers, une cause qui n'a rien de freudienne, mais a pour finalité de transformer le maître en objet cessible. À la fois objet *a* et déchet, identifiés à un reste qu'il n'est pas question de laisser libre avant que tout ne soit transféré à l'École nouvelle dont le désir est prêté à Lacan.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> J.-A. Miller, « Notice », *Le Séminaire X, L'angoisse*, Seuil, 2004, p.391.

Ne tient plus la distinction qu'il n'a cessé de proclamer entre la psychanalyse et l'École<sup>10</sup>, mais comme sa puissance défaille là où elle est attendue<sup>11</sup>, se foment de la toute-puissance à son entour, et le phallus qu'il est censé incarner n'est pas en situation et apparaît comme jouissance.

Tout se délie, et, dit-il, « en réalité, je l'enfonce » la psychanalyse<sup>12</sup>. Moment de lucidité, dans le décours des mots et des lettres qui composent la fin de l'AFP, puis de la Cause freudienne, avant qu'entre vérité et mensonge, sur son corps malade, exhibé, instrumentalisé, se fonde l'ECF comme une église ou un parti. Une fondation tellement signifiée qu'elle en a ramené l'être, le sujet, l'homme Lacan à cet avant enfantin de la saisie de la langue où toujours se mêlent amour et impuissance, et, face à l'impossible, à une fin sans tendresse.

Paris, 23-30 septembre 2021

---

<sup>10</sup> J. Lacan, « Adresse à l'École », *op.cit.* p.49, et 293.

<sup>11</sup> J. Lacan, *Le Séminaire X*, *op. cit.*, p.311.

<sup>12</sup> J. Lacan, *Le Séminaire XXV*, *op.cit.*, p.51